

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Le théâtre. La dernière de Jules Lemaître
/ Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 362-365

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le théâtre

La dernière de Jules Lemaître

Il s'agit d'une pièce de théâtre, d'une comédie que le grand académicien avait, depuis longtemps, laissé entrevoir aux reporters comme le grand événement artistique de cet hiver.

Et de fait, la Renaissance, qui est le théâtre de Sarah-Bernhard, l'a donnée devant une salle absolument comble, de personnes humaines du moins, car nous ne garantirions pas un cerveau à chacune d'elles. Dans les applaudissements répétés, il y avait du délire, ajoutent les journaux parisiens. Nous le croyons facilement, sinon on aurait réfléchi, et, alors, l'on n'aurait pas applaudi du tout.

Jugez-en par cette courte analyse.

Le duc de Mauferland a commencé à faire la fête dans les dernières années du second empire et il a continué jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant plus de 35 ans. A ce jour-là, il a dévoré sa fortune, celle de sa fille Bertrade ; celle de sa sœur, Mme de Launière ; tous ses biens sont hypothéqués bien au-delà de leur valeur ; il ne lui reste que trois millions... de dettes.

Deux moyens inespérés d'échapper à la ruine et à la honte se présentent à lui.

D'abord, un gros financier, un peu lourdaud mais aux écus légers, Chaillard qui a gagné 50 millions en vingt ans s'est épris de la fière Bertrade ; il ne demande pas mieux que de l'épouser pauvre en payant les dettes de son père. Mais Bertrade aime son cousin Hubert, un gentilhomme campagnard, modeste et honnête, qui a demandé sa main.

Elle a donné son amour à Hubert et elle ne se vendra pas à Chaillard.

A défaut de la fille, c'est le père qui pourrait se mé-sallier pour reconquérir une fortune. Il a connu, jadis, une petite actrice de café-concert qui a fait fortune, après des hauts et des bas, en épousant un baron autrichien qui a eu le bon esprit de mourir en laissant un nombre respectable de millions.

Et tous ces millions, elle est prête à les partager avec le duc, s'il consent à l'épouser. La baronne veut être duchesse, et, tout en faisant la grimace, M. de Maufferrand se laisserait sans doute séduire par elle, tant il a peur de la pauvreté.

Mais sa fille, Bertrade, lui rappelle ce qu'il doit à son nom, à sa race. Elle le supplie, à genoux, de ne pas accepter une fortune qui aurait une pareille origine, et elle finit par convaincre son père. Celui-ci, dans l'esprit de Jules Lemaître, n'a plus d'autre ressource que de se brûler la cervelle : ses créanciers y perdent trois millions, mais Bertrade pourra épouser Hubert, sans avoir le chagrin de lui donner une belle mère aussi incorrecte que la baronne.

Tout le dernier *chef d'œuvre* artistique de Jules Lemaître est là.

On avouera que c'est maigre comme conception, abominable comme tendances et d'un plus déplorable exemple.

Une seule créature sympathique, Bertrade, très bonne, très pieuse. Les deux autres personnalités vivantes de la comédie, la baronne et le duc, sont peut-être des miroirs où beaucoup de spectateurs de la Renaissance ont pu se reconnaître, mais que nous sommes étonnés de trouver sous la plume d'un homme qui a, ces dernières années, si souvent parlé de religion et de patrie.

La vie du duc de Maufferrand est, au point de vue social d'une poignante immoralité.

M. Jules Lemaître, nous le montre tout jeune se livrant aux excès les plus bêtes et les plus fous, alors que, richard, il devait donner l'exemple de la décence dans sa façon de dépenser des revenus exorbitants.

On n'a pas de pitié pour cet homme qui avait reçu tous les dons de Dieu, qui avait un avenir brillant, clair et empourpré telle une aube de printemps, et qui a tout de suite déserté l'honneur, pour finir dans l'infamie et le suicide laissant sur la paille sa sœur et sa fille.

Nous disons que ces choses-là viennent mal sur le théâtre, surtout en ce moment où des craquements sourds se font entendre dans le vieil édifice social, et où les grondements souterrains annoncent les terribles et mortelles éruptions révolutionnaires.

Car, c'est braver bien imprudemment les pauvres, c'est légitimer les revendications collectivistes.

Et il ne faut pas se montrer surpris, après ces exhibitions coupables si des cris de mort vous arrivent du bas-fonds social, et si des bras menaçants se dressent furieux vers ces énormes fortunes, dont il est fait un si détestable usage, selon M. Jules Lemaître.

Le niveau monte encore plus haut que le cuisseau avec la baronne, qui est une *dame au camélia* ou une *Jenny l'ouvrière*.

Comment M. Lemaître ne s'est-il pas rendu compte que le Paris amuseur, le Paris gamin et gavroche n'avait pas besoin de son témoignage pour savoir qu'on peut arriver à la fortune par les plus *détestables* moyens ?

Il ne le sait que trop.

Puis est-ce la réalité ?

Pas le moins du monde. Pour une femme à qui la fortune se montrera propice, combien d'autres qui peuplent les assistances publiques et les hôpitaux quand elles n'échouent pas à la morgue ou à la léproserie.

Nous voulons avoir de la jeune fille pauvre et belle, une plus haute conception. La grande majorité, heureusement, ne ressemble pas au modèle de M. Jules Lemaître ; elle fuit les vices auxquels l'homme la sollicite, et, par le travail, vit honnête et honorée, ange de la famille. Alors, pourquoi choisir ce modèle-là ?

Déjà, pour cacher les deux rôles dont nous venons de parler, le morceau de batiste de Molière ne suffirait pas, mais, après le dénouement de *Bertrade*, il faut Hercule, et encore ! Le fleuve Alphée, même détourné, n'y pourrait rien, et, suivant Musset :

La mer y passerait sans laver la souillure

Le duc de Maufertrand se suicide pour sauver *l'honneur !*

Et M. Jules Lemaître trouve, par là, qu'il a payé sa dette.

Nous ne pouvons maîtriser un cri d'indignation et de révolte, car ce n'est pas vrai qu'il ait payé, ce mort ! Au contraire. De failli de la société humaine qu'il était, il devient un banqueroutier de Dieu.

Et, loin d'avoir sauvé le nom de *Bertrade*, il l'a déshonoré plus encore ; c'est la fille du suicidé, dira-t-on tout bas.

Franchement, M. Lemaître pouvait donner un autre rôle au moins à la fin de la vie du duc. C'était la résolution de réparer le mal qu'il avait fait en consacrant ses derniers jours au repentir et à la prière.

La littérature, le théâtre nous révèlent des symptômes de décadence chaque jour plus écœurant dans lesquels s'enlise cette pauvre France qui ne pense qu'à jouir et pour qui le devoir, l'austérité, la dignité, les vertus familiales semblent désormais des qualités trop lourdes et gênantes.

Mais il faut, paraît-il, se consoler car si la religion disparaît, l'art, heureusement ! reste !